



## THOMAS BECON ET L'ART DE LA PRIERE

**Christian JÉRÉMIE**  
*Université de Saint-Étienne*

Le réformateur anglais des premiers temps de la Réforme, qui a connu les poursuites et brimades dès le règne de Henri VIII, au point qu'il devait cacher son identité pour écrire sous un nom de plume, la félicité du règne d'Édouard VI, l'exil sous celui de Marie, puis le retour en grâce sous le règne d'Élisabeth et le loisir d'écrire et de ré-écrire, à l'ombre des piliers de la cathédrale de Cantorbéry, dont il était prébendier, est un homme qui a mis son talent d'écrivain et d'orateur au service d'une cause : celle de l'Église. Sa manière d'écrire reflète les habitudes de son temps et témoigne chez lui d'une conscience vive de la pertinence d'un langage décent lorsqu'il s'agit des choses de Dieu. Que ce soit dans ses sermons, dans ses dialogues, dans ses catéchismes, dans ses poèmes ou dans ses prières, on perçoit de sa part le souci de bien dire.

Il jouissait d'une grande réputation de prédicateur auprès du public de son temps, et les foules se pressaient à ses sermons, au point qu'en l'an 1566, à l'occasion de sa prédication de carême à *Paul's Cross*, la foule avait été si nombreuse et si enthousiaste, que le *Lord Mayor* dut requérir de l'archevêque que Becon et nul autre se chargeât de la prochaine prédication pascalle, qu'on appelait un *Spit(t)al sermon*, ou *Spittle sermon*, sermon du lundi et du mardi de Pâques fait à l'origine en l'église de St Mary Spital Without Bishopsgate, d'où ce nom.

Il est vrai que le sermon se prête facilement aux grands effets de manche et au lyrisme pathétique qui enflamme les foules : sa place dans la littérature est aujourd'hui largement reconnue. Il n'en va pas du tout de même des textes des prières. Et pourtant, Becon sait là-aussi, à une échelle différente du sermon, et dans une dimension différente, donner à ses textes une qualité qui les rend dignes de paraître à la droite du dieu des lettres. En réalité, la différence entre la prière et le sermon n'est presque que de nature quantitative. La prière est un condensé, le sermon une amplification. Tous deux procèdent néanmoins d'une même dimension d'édification. En effet, sous la plume de Becon, le didactisme n'est pas absent de la prière. De même, si le sermon entre dans une stratégie de polémique et de controverse à une époque où la Réforme avait encore besoin de s'affirmer et de s'implanter définitivement sur un sol précédemment papiste, la prière se prête aussi, avec Becon, de manière détournée, à l'art de la controverse.

Comme tous les hommes d'Église, Becon fait de la prière l'exercice quotidien de tout fidèle — et non seulement quotidien, mais constant. Dans

son traité *The Pathway unto Prayer* (1542),<sup>1</sup> dédié à Anne Grey, il expose longuement, en théoricien exhaustif, les modalités, les bénéfiques, et les buts de la prière ; en quels lieux on peut prier, pour quoi on peut prier, et à quels moments on peut prier. Il reprend plus succinctement cette question de la place de la prière dans le comportement chrétien, en particulier auprès de la jeunesse, dans un autre traité de morale intitulé *The Governace of Vertue*, (1538),<sup>2</sup> dédié à Jeanne Seymour, dans la préface duquel il fait plus tard référence à son recueil, *The Flower of Godly Prayers* (1550),<sup>3</sup> dédié à la duchesse Anne de Somerset, mère de Jeanne Seymour. La prière a bien à ses yeux une importance telle qu'elle justifie un traité d'une soixantaine de pages *in quarto*, et qu'il dédie ses traités et recueils aux grands personnages du royaume :

I have therefore in this my treatise following declared what prayer is, wherefore it serveth, and unto what end we should use it. I have also declared of what virtue and strength the true and christian prayer is, and how we should prepare ourselves to prayer, that we may pray aright and according to God's pleasure. And forasmuch as some men are of so scrupulous, I had almost said, superstitious conscience, that they think no prayer to be heard but that only which is prayed in the church or some other sacred place, as they call it, I have declared both by scriptures and ancient doctors in what place it is useful to pray. Again, I have shewed after what manner men should pray, that God may accept their prayer, and for what things they should pray, yea, and at what time. [*Pathway*, 128]

Si toutefois son traité a pour but avoué d'exposer à son lecteur la bonne manière de prier, il n'est pas exempt de la veine polémique qui caractérise les écrits de tous les Réformateurs en ces premiers temps de l'anglicanisme naissant. Il est extrêmement vindicatif, en tant que théoricien — en particulier à l'égard de la pratique papiste du rosaire — et son réquisitoire est un cheval de bataille qu'il enfourche fréquemment. Dès le sixième des cinquante-cinq chapitres du *Pathway*, il est relativement explicite :

What is then to be thought of such persons, which, when they are in the temple or elsewhere, never leave babbling, their minds being utterly drawn from their prayers and altogether set upon transitory and wordly things ? Some stretch out their prayers into an innumerable number of leaves, thinking so to do God an high sacrifice. Some also upon their beads tally up I cannot tell how many lady psalters, being persuaded that by that means they shall see our lady corporally before they die, and that, when they are once dead, our lady and all the eleven thousand virgins with other saints more, whose number is infinite, shall meet with them, every one having in their hands a brenning taper of wax, and so receive them into glory, putting upon

---

<sup>1</sup> Thomas Becon, « The pathwai unto Prayer, full of mucche godly fruite and Christen knowledge », in *The Early Works of Thomas Becon*, Éd. Parker Society (1542 ; Cambridge : 1843).

<sup>2</sup> Becon, « The gouernaunce of Vertue, teachinge all faithfull Christians, how they ought daily to leade their life, and frutefully to spend theyr tyme, unto the glory of God, and the healthe of theyr owne soules » (1538) *ibid.*

<sup>3</sup> Becon, « The flower of godly prayers, very necessarye to be used of the faythfull Chrystians in these our dayes for the safegarde, health and comfort of all degrees and estates » (1550) *ibid.*

their heads a crown of gold, garnished I cannot tell you with how many red roses. [135]

Au chapitre suivant, l'ironie se peint en traits presque comiques lorsqu'une pragmatographie nous montre en termes concrets le ridicule d'une gestuelle dénuée de toute dévotion sincère et de foi véritable, amplifiée par les bruits incongrus qui résonnent dans toute l'église :

The world thinketh him to be a good, devout man, that goeth up and down with a cogging pair of beads in his hands, or kneeleth down in his stool solemnly with a great mattins-book in his hand, making such a noise with his lips and tongue, that all the whole church ringeth of it, although his heart be far from God and his mind occupied about wordly businesses. [137]

Becon n'est pas un mystique. La plupart de ses recueils de prières ne recèlent pas cet appel de l'âme à Dieu qu'on trouve chez des Richard Rolle ou Jean de la Croix, parmi tant d'autres. Toutefois, certains textes de son recueil intitulé *The Pomander of Prayer* (1558)<sup>4</sup> se rapprochent d'une veine mystique protestante, donnent voix à une sorte d'asphalie de l'âme en présence de son Sauveur, et manifestent une aspiration profonde aux vertus théologiques manifestées par la Parole. Dans la tourmente du péché, dans l'œil de la tempête, le pécheur se sait pardonné et sauvé, conscient de l'existence du bien et du mal, ainsi que de la distinction voulue par Dieu entre les élus et les réprouvés. On y trouve par exemple une prière pour recevoir l'assistance des bons anges contre Satan et les mauvais anges, *For the help of God's holy angels*, ainsi qu'une prière du prédestiné, *For the glory of heaven*, qui s'inscrit bien dans la perspective calviniste de la louange à Dieu et à sa gloire :

Notwithstanding, O heavenly Father, thou hast a little flock, to whom it is thy pleasure to give the glorious kingdom of heaven. There is a certain number of sheep that hear thy voice, whom no man is able to pluck out of thy hand, which shall never perish, to whom also thou shalt give eternal life. Make me therefore, O Lord, of that number whom thou from everlasting hast predestinate to be saved, whose names also are written in the book of life. [84]

L'existence même de cette prière dans le recueil montre que Becon ne voit aucune redondance à ce qu'un prédestiné demande à faire partie des prédestinés : il s'agit en réalité moins d'une requête que d'une confession sur le thème *solī Deo gloria*, confession de bouche et surtout de cœur, signe encourageant d'appartenance au troupeau des élus. En tant que théoricien de la prière, Becon établit dans le *Pathway* une distinction dans le genre précatif entre la requête (*petition*) et l'action de grâces (*thanksgiving*) :

And forasmuch as this word *prayer* doth contain in it not only petition, but also thanksgiving for the benefit that is received, therefore have I also declared my mind concerning giving of thanks to God the Father through Jesus Christ. [128]

L'idée se retrouve à la toute dernière page du même ouvrage, où Becon commence son cinquante-cinquième et dernier chapitre en insistant expressément sur la notion d'action de grâces :

---

<sup>4</sup> Becon, « The Pomauder of prayer » (1558) *ibid.*

Therefore, if we intend to have God the Father a beneficial Father to us, and his Son Jesus Christ a merciful Saviour, let us in all things give thanks to God at all times, yea, and that not only in prosperity but also in adversity. [187]

Lorsqu'il écrit *have*, il ne s'agit pas de comprendre que l'on cherche à *faire* que Dieu soit pour nous un Père aimant et bienveillant, mais il s'agit de *reconnaître* en Dieu un Père bienveillant. La requête, dès lors, devient une sorte de guide de l'âme par quoi elle s'approprie le bien-fondé de sa prière : il ne s'agit pas d'adresser une demande à Dieu pour qu'il satisfasse nos désirs, mais il s'agit de reconnaître que la demande qu'on formule s'inscrit dans le cadre d'une action de grâces. La prière est d'emblée un remerciement, et la requête qu'elle contient en est un véhicule, un moyen, un chemin d'accès. Dans ce texte, la distinction entre la requête et l'action de grâces est à la fois nette, et techniquement terminologique, Becon se servant quelques lignes plus loin du terme anglicisé d'*obsecration*, qui désigne le procédé rhétorique par lequel celui qu'il faut bien appeler « orateur », à défaut d'un terme comme « préicateur », formule une requête :

Let us fly to God at all times with humble obsecrations and hearty requests. Let our prayers be continual. Let them proceed from a faithful and charitable heart. [*ibid*]

Il continue en passant en revue les différents objets de la prière : que la volonté de Dieu s'accomplisse, que vienne sa gloire etc., puis en vient aux degrés de la société, du roi Henri et de son fils le prince Édouard,

Let us pray for the preservation of the king's most excellent majesty, and for the prosperous success of his entirely beloved son, Edward our prince, that most angelic imp. [*ibid*]

aux seigneurs, aux ministres de la Parole, à l'humanité entière, et surtout, à l'Angleterre,

Let us pray for all men universally, chiefly for the inhabitants of this realm of England. [*ibid*]

pour se terminer sur l'autre volet du diptyque de la prière, l'action de grâces, par quoi il boucle la boucle de la prière :

When we have thus prayed, let us at all times give thanks to God for all his benefits. [*ibid*]

Par son insistance sur l'action de grâces, il ne se distingue pas d'autres théoriciens contemporains comme John Bradford,<sup>5</sup> mais il simplifie. Il n'établit pas de différence entre la supplication ou la supplique et la requête, entre *obsecratio*, et *deprecatio*. Il applique en fait le terme d'*obsecratio* à toute requête formulée dans la prière, pour autant, on peut le supposer, que la prière contienne une supplique, un langage choisi et présentable à Dieu. Becon a bien écrit une *supplication* : *An Humble Supplication unto God for the*

---

<sup>5</sup> John Bradford, « Godlie meditations upon the Lordes Prayer, the beleefe, and ten commaundements, with other comfortable meditations, priers and exercises », in *The Writings of John Bradford*, Ed. Parker Society (12 oct.1562 ; Cambridge : 1848).

*restoring of his Holy Word*,<sup>6</sup> mais il ne semble pas qu'il ait considéré cet ouvrage comme appartenant au genre « prière ». Ce n'est pas parce qu'on s'adresse à Dieu que l'on compose forcément une prière : la *Supplication* est un pamphlet, un réquisitoire tourné contre les papistes, qui n'a en vérité aucun rapport avec les petits camées littéraires qui composent ses recueils de prières.

Il reste muet sur la question des prières versifiées, comme les psaumes, qui s'apparentent pourtant à la prière mais appartiennent peut-être plutôt à l'hymnologie. Il avait pourtant composé une réécriture en pentamètres iambiques des psaumes 112 et 103 à l'occasion de sa sortie de prison : *For a thanksgiving unto God, immediately after his deliverance out of prison, whose imprisonment began the 16th day of August, the year of our Lord 1553, and ended the 22nd of March the next ensuing*.<sup>7</sup> Il s'agit bien là d'une action de grâces. Becon s'était essayé en d'autres occasions à l'écriture versifiée. Il a composé quelques poèmes en introduction à certaines de ses œuvres. Il avait en particulier composé un catéchisme en vers, qui est aujourd'hui perdu, malheureusement. Son talent est toutefois essentiellement celui d'un prosateur, au point que c'est en prose qu'il choisit de réécrire le psaume 115 qu'il intitule justement *A Devout and Godly Prayer for all degrees and estates, made upon the hundred and fifteenth psalm, right necessary to be said of every Christian man in this our time*. (1543)<sup>8</sup>

Les textes de Becon disponibles actuellement ont été édités pour la Parker Society par le Révérend John Ayre, aux Presses Universitaires de Cambridge, en 1843. Les prières se trouvent dans *The Flower of Godly Prayers*, dans *The Pomander of Prayer*, ainsi que dans certains passages de *The Governace of Vertue*. Un certain nombre des prières du *Primer, or Book of Private Prayers* de 1553 provient du *Flower of Godly Prayers* ainsi que du *Pomander of Prayer*. Sont extraites du *Flower* les dix prières suivantes : *For the King. For the King's Council. For Judges. For Bishops, spiritual Pastors, and Ministers of God's word*. (avec certaines modifications). *For Gentle men. For Landlords. For Merchants. For Lawyers. For Labourers and men of occupations. For Rich Men. For poor people*. Du *Pomander* proviennent les trente-deux prières suivantes : *The prayer of a true subject. For Fathers and Mothers. Of Children. Of Masters. Of Servants. Of Maids. Of Single Men. Of Husbands. Of Wives. Of Householders. Of all Christians. For the grace and favour of God. For the gift of the Holy Ghost. For the knowledge of ourselves. For a pure and clean Heart. For a quiet Conscience. For Faith. For Charity. For Patience. For Humility. For Mercifulness. For true Godliness. For the understanding of God's word. For a life agreeable to our knowledge. For the health of the Body. For a good name. For a competent living*. (compétent, c'est-à-dire, qui ne manque en rien du nécessaire). *For a patient and thankful heart in sickness. For strength against the devil, the world, and the*

---

<sup>6</sup> Becon, « An humble supplication vnto God, for the restoring of his holy vvorde, vnto the Church of Englande, moste mete to be sayde in these our dayes, euen with teares, of euery true and faithful English hart » (Strasbourg : 1554 ?) *ibid*.

<sup>7</sup> Becon, « For a thanksgiving unto God, immediately after his deliverance out of prison, whose imprisonment began the 16th day of August, the year of our Lord 1553, and ended the 22nd of March the next ensuing » (Strasbourg : 1554 ?) *ibid*.

<sup>8</sup> Becon, « A Devout and Godly Prayer for all degrees and estates, made upon the hundred and fifteenth psalm, right necessary to be said of every Christian man in this our time » (1543) *ibid*.

*flesh. For the help of God's holy angels. For the glory of heaven. A Thanksgiving unto God for all his benefits.*

Cette liste est instructive sur deux points : elle met en lumière l'intérêt que les petites prières du *Pomander* — dont l'extension dépasse rarement une phrase ou deux, avec leurs effets de cascade qui reposent sur la période oratoire et son entrelacs syntaxique — ont pu représenter aux yeux de l'Église officielle d'une part, et, d'autre part, elle témoigne de l'attachement de Becon à la fresque sociale, et au rôle que chacun à sa place, dans le degré social qu'il occupe, doit jouer dans le dessein de Dieu — ce que Becon appelle *vocation*. Il écrit par exemple à la fin de sa préface de *The Flower of Godly Prayers* :

Forasmuch therefore as nothing is more necessary to be used of the true Christians for the continuance of God's favour and of his heavenly blessings toward them, and for the avoiding of all plagues and displeasures, than prayer ; forasmuch also as nothing doth so much adorn, garnish, and set forth the goodly and prosperous state of a commonwealth, as every man diligently, faithfully, and quietly to live in his vocation and calling ; I, not otherwise knowing how I may be able to do good to my country but by praying, preaching, and writing (for fortune goeth forth forwardly to frown upon me), have these few weeks past compiled and made a book of prayers, comprehending not only necessary and convenient prayers for all degrees of men, even from the highest to the lowest, but also for all other things necessary to be prayed for. [13]

La prière s'articule donc à la vocation pour le bien-être de la société, et cette articulation justifie la déclinaison de la prière sur tous les degrés de la hiérarchie sociale. À chaque degré sa prière. Becon est bien un théologien du *Commonwealth*, et la prière chez lui participe bien à une vision sociale du dessein de Dieu. Cette notion de vocation, de *social degrees*, où chacun est à sa place dans l'ordre du monde, n'est bien sûr pas due à Becon, mais elle revient très fréquemment sous sa plume, au point qu'il lui consacre un chapitre entier de son œuvre majeure, le *Catechism*.<sup>9</sup>

Ces prières constituent en effet une authentique fresque de la société de l'époque, peinte dans des couleurs qui s'apparentent parfois à celles de l'éthopée dans le *Catechism*, ou à celles de la prosopopée dans les recueils de prières, où la parole qui est présentée est celle de tel ou tel élément de la fresque sociale, comme si on avait sous les yeux un riche, un pauvre, un juge, un célibataire, un père de famille, en action de prière. Que ce soit le *Catechism* ou les recueils de prières, il s'agit d'ouvrages d'édification : les paroles des prières sont aussi le reflet d'un comportement souhaitable et recommandable, tel qu'on peut le trouver dans le manuel de courtoisie, de bonne conduite, qu'est aussi le *Catechism*. Les prosopopées du *Pomander*, par exemple, contiennent des éléments de référence au comportement, et dès lors, à travers la prière, se profile toute une série d'exhortations à la conduite chrétienne, mais d'exhortations représentées, indirectes, et non pas

---

<sup>9</sup> Becon, « A new Catechisme sette forth Dialogewise in familiare talke betwene the father and the son » (1560).

d'exhortations directes, telles qu'elles sont présentées dans un sermon ou dans le *Catechism*. Par exemple, à propos des jeunes gens célibataires, Becon écrit dans le *Catechism*,

it is the duty of young men also to keep their bodies unpolluted, undefiled, unspotted, free and utterly estranged from all whoredom and uncleanness. [367]

éléments de comportement qui se retrouvent presque à la lettre dans la prière correspondante du *Pomander* qui représente les paroles à prononcer et non plus les comportements à adopter par les jeunes célibataires :

I beseech thee, give me grace to behave myself according to thy holy commandment, that in this time of my single life I defile not my body with whoredom, or with any other uncleanness. [79]

Au-delà de l'intra-textualité, et indépendamment du contenu spirituel, cette dimension de représentation qu'on trouve dans les prières de Becon est un des indices de la nature littéraire de l'inspiration béconienne.

Il n'est pas surprenant de trouver dans la littérature sacrée les procédés rhétoriques et stylistiques que l'humanisme et le seizième siècle redécouvrent, en même temps que la langue anglaise s'affirme comme langue noble. Becon lui-même cite assez souvent Cicéron, Caton, Démosthène, Isocrate, Érasme, et parfois aussi des poètes comme Hésiode, Ménandre, Claudien, Juvénal, Ovide, Martial, Tibulle, Virgile, et Horace, pour qui il semble avoir un faible. En Angleterre, les traités de rhétorique fleurissent au seizième siècle : *The Arte or crafte of Rhethoryke*, de Leonard Cox (1524) précède d'une trentaine d'années *The Arte of Rhetorique* de Thomas Wilson (qui connaît huit éditions entre 1553 et 1585) ainsi que *A Treatise of Schemes and Tropes* (1550) et *A Treatise of the Figures of Grammar and Rhetorike* (1555) de Richard Sherry, suivi, huit ans plus tard, par *The Foundacion of Rhetorike* de Richard Rainolde (1563). La liste n'est pas finie, mais elle correspond à la période où Becon écrit. L'intérêt pour la langue nationale comme véhicule des belles-lettres va de pair avec l'effort des réformateurs à mettre la Parole de Dieu à la portée de tous, au point, comme l'écrit Becon, que les sujets de sa gracieuse majesté Henri VIII n'ont plus l'excuse de l'ignorance :

We cannot excuse ourselves by ignorancy, inasmuch as we have plenty of prayers prepared for us in the English tongue, both in the holy bible and in other godly treatises, which are now in this most flourishing realm of England published universally, unto the great glory of God and the exceeding consolation of all true christian men. [*Pathway* 128]

Il est dès lors très naturel que la chaire et la dévotion commune ou intime portent la langue nationale à ce haut degré de qualité recherché par les disciples du verbe, et en fassent désormais, sur la scène nationale ou internationale, le porte-parole le plus digne de Dieu.

La qualité du langage ne saurait toutefois occulter totalement la fonction religieuse de la prière, même si sa valeur spirituelle nécessite un langage choisi et une formulation appropriée, et requiert une certaine maîtrise du style. Il ne s'agit pas en effet d'entrer en présence de son Créateur ou de communiquer avec lui sans retenue et décence, car la langue reste un instrument dont il convient de ne pas abuser. Becon rappelle, dans

*The Pathway unto Prayer*, que la prière est comparée dans la Bible à un parfum, un parfum qui s'élève continûment jusqu'à Dieu, et dont l'essence ne doit pas être si lourde qu'il reste à terre, chargé de pensées vaines et d'imaginations mondaines, c'est-à-dire de ce monde :

It is not without a cause that prayer in the scripture is compared to a sweet perfume, whose nature is alway, if it be once incensed or set on fire, to lift up itself and still to go upward so long as it lasteth. In like manner the true and christian prayer ought to lift up itself with divine contemplation, and still to go up, so long as it lasteth, with the meditation of celestial things, and not to creep upon the ground with vain thoughts and wordly imaginations. [131]

En d'autres termes, le répertoire d'images dans la rhétorique précatrice ne doit rien à l'imaginaire terrestre. Il semble que les métaphores présentes dans les prières beconiennes sont dans la majorité — si ce n'est dans la totalité — des cas, d'origine biblique. Elles sont aussi autorisées, justifiées en glose par leur référence scripturaire, Becon se couvrant de l'autorité de l'écriture sainte pour ne pas profaner, pour ainsi dire, l'approche vers Dieu que suppose la prière, parole humaine et indigne de la majesté divine. De son propre aveu, il n'est lui-même à l'origine que d'une infime partie de ses propres textes, dont le contenu, pour être digne de Dieu, doit être emprunté à la Parole même de Dieu :

I have travailled to the uttermost of my power to use in these prayers as few words of my own as I could, and to glean out of the fruitful field of the sacred scriptures whatsoever I found meet for every prayer that I made, that, when it is prayed, not man, but the Holy Ghost may seem to speak. [*Flower* 13]

Ces exemples d'emprunt ou de réécriture abondent. Dans le *Flower of Godly Prayers*, trois prières établissent une sorte de triptyque de la confession des péchés : la confession au Père, la confession à Jésus, et la confession au Saint-Esprit. La troisième, *A confession of our sins unto the Holy Ghost* [18], contient dans sa dernière partie trois références scripturaires, en marge du texte, qui justifient et autorisent trois métaphores dont la présence, indépendamment du contenu, pourrait paraître surprenante dans le contexte d'une prière, par rapport au contexte d'un poème par exemple. Il s'agit en premier lieu de la métaphore de l'erreur du pécheur guidé de nouveau sur le bon chemin de la vérité :

Lead me, which have so long erred, into all godly truth. [John xvi]

Il est remarquable de noter que Becon fait sienne l'assimilation à l'origine hébraïque du péché et de la méprise, le même mot étant utilisé en hébreu pour désigner le péché et l'erreur. En termes bibliques, on pourrait dire d'ailleurs que si métaphore il y a ici, elle est en réalité déjà lexicalisée. Les évangiles ont certes été écrits en grec, mais ne pouvaient pas manquer d'être imprégnés de culture hébraïque et de connaissance de la langue. On est ici en présence d'un élément de culture hébraïque transposé au moins au deuxième degré, après le passage par le grec et le latin, dans le contexte linguistique et doctrinal de l'Angleterre de la Réforme ; il fallait bien une référence scripturaire pour la justifier.

La deuxième métaphore, celle du bouclier, contient sa propre clé de lecture, clé explicitement rapportée au contexte théologique, puisqu'il s'agit de la métaphore du bouclier de la foi :

Put on me the shield of faith, that I may be able to quench the fiery darts of the devil. [Eph. Vi]

La troisième, celle de l'olivier, est presque entièrement dépourvue de clé de lecture ; il s'agit peut-être plus d'un emblème que d'une métaphore, mais la présence d'un adjectif épithète donne un indice sur le sens de l'image : l'olivier est un arbre fruitier, c'est-à-dire qu'il porte des fruits :

Make me a fruitful olive-tree in the congregation of my Lord God. [Psal. Lii]

Le pécheur demande que l'Esprit Saint lui donne d'être comme l'olivier, qui porte des fruits, comme le pécheur pardonné porte à l'assemblée des fidèles témoignage de la grâce — certes en tant que pécheur, mais pécheur pardonné, c'est-à-dire qui dispose d'emblée et gratuitement de la grâce, accomplit devant l'assemblée les œuvres bonnes qui sont attendues du chrétien en conséquence de la grâce qui lui a été faite. Un auteur de confession catholique peut très bien prendre la même image de l'olivier à son compte, mais il ne lui donnera pas la même valeur : il ne donnera sans doute pas aux fruits de l'olivier le sens théologique de fruits issus de la grâce, mais celui de fruits conduisant à la grâce. Quelle que soit l'interprétation herméneutique qu'on veuille bien faire de ces fruits, il semble que l'intention de Becon soit d'abord d'utiliser dans les paroles adressées à la divinité des éléments scripturaires. Il se rattache bien entendu en cela au *sola scriptura* cher aux Réformateurs.

Une étude spécifique sur l'imaginaire dans la prière permettrait sans doute de mieux analyser le contenu des tropes utilisés, mais leur place semble *a priori* réduite par rapport aux schèmes, qui participent plus fondamentalement de l'écriture précatrice. Ainsi, lorsque Becon écrit que la nature du parfum le conduit à s'élever *so long as it lasteth*, tant qu'il dure, on est tenté, en lisant ses prières, de rapprocher cette durée du parfum non pas du contenu de pensée ou d'imagination, c'est-à-dire de l'objet de la requête, mais plutôt de l'évolution prosodique et syntaxique du phrasé, qui suit le cours (harmonieux) de son trajet : de son *incipit*, l'apostrophe passe par une étape intermédiaire, la requête sous forme d'incidente, et s'achève sur un final aboutissant à la doxologie. On reconnaît sans peine la structure ternaire, *comma, colon*, période, de la prose cadencée dont les anciens, et surtout Quintilien,<sup>10</sup> recommandaient l'usage. Becon avait en tête, c'est plus que probable, les Cicéron et Quintilien lorsqu'il composait ses prières, au point qu'avec lui, l'institution chrétienne est aussi une institution oratoire. Becon est un trait d'union non négligeable entre Quintilien et Calvin.

De même que les images contenues dans les prières doivent se conformer à un modèle autorisé — afin d'éviter tout écart et toute impertinence, et de laisser en définitive la parole à Dieu — de même l'enthousiasme du fidèle doit-il contenir l'émotion dans le cadre conforme de

---

<sup>10</sup> Voir dans Quintilien, *Institution Oratoire*, ed. Budé, livre IX, chap. iv, les paragraphes 19 et suivants.

la prière qui convient à telle ou telle situation ou à telle ou telle requête. Les grands élans de passion ne s'accordent pas avec la sérénité que procure ou doit procurer l'intimité avec Dieu, et la modération de bon ton qui s'impose en présence du divin. Bacon ne confond pas toutefois modération et minimalisme : sa profusion n'empêche pas la modération, car il veut témoigner dans sa prose d'un principe de recherche de pureté de l'éloquence qui fuit toute vanité, tout superflu. Il en veut pour modèle Périclès comme il l'écrit lui-même explicitement dans *The Pathway* :

In declaring the efficacy, virtue, strength, and power of the true and christian prayer, I would gladly wish unto me the pleasant speech and sugared utterance of the most famous and excellent orator Pericles, whose eloquence was so great and wondrous, as it is reported, that even of very nature it seemeth incomparable, and not in any part able of any mortal man to be followed and practised; of so great admiration, yea, and estimation in the sight of all men, was it recounted. But, [...] my wish in this behalf is vain, and [...] there is no man more barbarous and of less eloquence than I am. [141]

Sa prose est l'image de sa vision du dialogue de l'homme et de Dieu : l'éloquence précatrice se passe d'ornements et de fards.

The truth of God's wisdom hath no need of ornate eloquence nor painted colours, which of the faithful for all the simplicity of it is ever amplexed and received joyfully. [141]

La sainteté de la présence de Dieu impose le respect et le bon usage d'un langage mesuré. La démesure lyrique du pathos n'a pas sa place dans le dialogue avec Dieu ; ce qui ne veut pas dire pour autant évacuer l'expression de l'émotion, mais celle-ci doit se présenter sous forme autorisée : on ne se présente pas à la table ou à la maison d'un hôte sans une tenue décente et adéquate, sans avoir pris un bain et s'être peigné les cheveux, qui plus est lorsqu'on est en présence d'un roi ou d'un empereur :

For who dare come unto a king's or emperor's presence for to desire any thing of them, except first of all he so composeth himself, that nothing may offend their eyes? He putteth on cleanly apparel, he kymbeth his head, he washeth his body, yea, and also perchance anointeth it, and so appointeth himself in every condition, that nothing may displease them, but rather allure them to the sight of him and the hearing of his petition. [161]

Le lyrisme est dès lors revêtu d'habits sobres et susceptibles d'éviter tout écart de mouvement, tout grand effet de manches. La syntaxe lui taille un habit sur mesure, et donne naissance à un genre équilibré, aux périodes pleines de régularité et de maîtrise dans la séquence des différents membres, des *cola* et des *commata*, où la prose laisse advenir un art du phrasé qui donne à la prière ses lettres de noblesse. L'émotion dans la prière est disciplinée par l'uniforme d'une syntaxe réglée qui évite le moindre faux-pis. L'inspiration personnelle, dans la pratique anglicane, doit se conformer à un modèle autorisé. C'est ce qui apparaît dans les injonctions de l'édition de 1552 du *Prayer Book*, à l'adresse du prêtre officiant, par exemple pour la célébration de la prière du matin et de celle du soir (*An order for Morning Prayer daily throughout the year*) :

At the beginning both of morning prayer, and likewise of evening prayer, the Minister shall read with a loud voice some one of these sentences of the scriptures that follow. And then he shall say that, which is written after the said sentences. [217]

Et, un peu plus loin :

Then shall follow three Collects. The first of the day, which shall be the same that is appointed at the Communion. The second for peace. The third for Grace to live well. And the two last Collects shall never alter, but daily be said at morning prayer, throughout the year as followeth. [225]

Ce sont là des injonctions qui entrent dans le cadre de la prière de la communauté ou de l'assemblée des fidèles réunis à l'occasion d'un culte aux étapes bien délimitées, affranchies de tout élan de passion immodéré. L'intimité avec Dieu qu'on rencontre dans la prière individuelle, objet du *Primer* et des recueils de Becon, n'autorise toutefois pas non plus la démesure, comme on l'a vu, car si la prière est un moyen d'entrer en communication avec le Créateur, et d'établir avec Lui le dialogue,

What a treasure then is it to talk with the King of kings and Lord of lords, in comparison of whom all earthly creatures are more vile than the worms! This thing cometh to pass by true and christian prayer. For what other thing is prayer than a familiar communication with God, wherein we may freely pour out the troubles of our hearts, and declare all our matters boldly to him, as the child doth unto his father, and obtain at his hand all good things? [*Pathway* 128]

il ne s'agit cependant pas de dialoguer avec Dieu n'importe comment, mais d'user de termes choisis et d'un langage adapté :

It is but an easy thing to pray; but to pray aright, and according to the will of God, is a thing of great difficulty and of much labour. We think it an hard thing to speak unto a terrestrial prince with words convenient, apt, and decent; and is it but a trifle to speak to the most High Prince, in whose sight the most eloquent is very barbarous, and the most holy, profane? [*ibid*]

En tant que moyen de communication, la prière s'apparente au dialogue comme exercice spirituel, d'où une certaine communauté dans la manière, et dans les procédés rhétoriques. C'est le cas par exemple du jeu sur les deuxième et première personnes, et de l'utilisation de l'apostrophe, manière la plus directe de s'adresser à son interlocuteur, et d'indiquer brièvement, mais de manière particulièrement appropriée, la pertinence de la requête. Dans le *Pomander of Prayer*, la prière du magistrat débute par ces mots :

Forasmuch as it is thy godly pleasure, O King of kings, and Lord of lords, to appoint me among other a ruler of thy people. [76]

Ou encore, celle du ministre de la Parole, par ceux-ci :

O thou high Priest and everlasting Bishop Jesus Christ, the alone teacher of all godly truth, and the only curate of our souls. [77]

Dans le *Flower of Godly Prayers*, on retrouve le même procédé pour les juges : « O God, thou most righteous Judge » [20], pour les malades : « O Jesu, the Saviour of the world, and the true Physician both of the body and of the

soul » [31]. Dans ces exemples, l'apostrophe devient figure parce qu'elle introduit le procédé rhétorique de l'*asseveratio*, par lequel on met en avant une qualité particulière de la personne à laquelle on s'adresse, qualité justement appropriée à l'objet de la requête, lorsqu'un adjectif ou une série d'adjectifs, épithètes ou attributs, vient qualifier un nom en lui donnant une couleur particulière qui met en lumière précisément l'attribut de la personne sur lequel on veut s'appuyer. S'agit-il de prier pour ceux qui nous gouvernent ? Dieu est justement le roi des rois ; pour les ministres de la Parole ? Jésus est justement Grand Prêtre et évêque éternel ; pour les juges ? Dieu est justement le juge le par excellence ; pour les malades ? Jésus est justement le médecin de l'âme et du corps.

L'*asseveratio* rentre aussi dans une stratégie rhétorique qui porte sur la structure du discours qu'on adresse à son interlocuteur, en essayant de se ménager ses bonnes grâces dès le départ, ce qui est le propre de la *captatio benevolentiae*. On focalise ainsi l'attention de Dieu sur le pouvoir qu'il a dans ses attributs d'accéder à notre requête, dans sa bienveillance. Dans le *Flower of Godly Prayers*, l'apostrophe qui débute la prière pour le conseil royal (*A Prayer for the King's Council*), se prolonge d'un appel explicite à la bienveillance :

It is written, O most mighty and everlasting King, that where many are that give good counsel, there goeth it well with the common people, [...]. It may please thee therefore, O Lord, which hast the hearts of all rulers in thy hand, and directest thy counsels unto what end it is thy good pleasure, mercifully to assist all those which are the King's council. [20]

On remarque la présence d'un élément logique, *therefore*, par lequel le rationnel entre dans une stratégie rhétorique qui cherche à convaincre Dieu d'accéder à la requête. Le procédé est fréquent, il appartient au registre du syllogisme et de ses variantes plus discrètes comme l'enthymème, ou plus complexes comme l'épichérème, comme dans l'exemple suivant. Dans la confession du pécheur à Jésus, du même recueil, *A confession of our sins unto our Lord Jesus Christ*, la prière montre l'impuissance de l'homme devant la force du Tentateur, d'une part, puis l'infériorité du pouvoir du Diable par rapport à celle de Dieu, de la volonté duquel elle dépend. À ce titre, l'homme qui reconnaît son impuissance reconnaît aussi la supériorité du pouvoir de Dieu et manifeste ainsi son espérance en Dieu. Le pécheur reconnaît ainsi en Dieu son seul Sauveur. La confession du pécheur est une confession de foi.

Sous forme simplifiée, le syllogisme serait :

Majeure : Je suis faible ; Satan est fort : je ne puis résister.

Mineure : Or, toi mon Dieu tu es plus fort que Satan.

Conclusion : Donc tu peux me délivrer.

Bacon amplifie chaque prémisse avant de déclarer la conclusion, à son tour amplifiée par une série d'anaphores qui constitue une véritable litanie de Jésus Christ :

O Lord, I am feeble and weak ; but Satan is strong and mighty, the prince of darkness and god of this world, having at his commandment

an infinite multitude both of wicked spirits and of ungodly men, which both daily and diligently travail to satisfy his cruel tyranny and to work my destruction, whom to resist I am not able. Notwithstanding, Lord, thou art more valiant than he, stronger than all his army, more able to save than he to condemn. Yea, he is thy bond-slave. Thou rulest him as thy good pleasure is. He can rage against thine elect no further than thy most godly will is to suffer him. Thou therefore, O Lord my God, are able to deliver me from his ravening teeth and to keep me safe from his blood-thirsty ministers. For thou art the blessed Seed of the woman, that treadeth down the head, destroyeth the power of that old serpent. Thou art that Lord, which hath swallowed up hell. Thou art the King of glory, which by thy death destroyed him that had the power of death, that is, the devil. Thou art that Michael, which hast fought with the dragon, and overcome him. Yea, thou art that Lion of the tribe of Juda, which hast vanquished all our enemies. [16]

L'emploi de *therefore* se conjugue parfois intimement à la litanie quand il apparaît de manière répétitive sur l'un des deux membres d'une structure phrastique en forme de diptyque. On est alors en présence d'un enthymème, syllogisme dont une des prémisses est passée sous silence, ce qui laisse deux éléments, la majeure et la conclusion. La simplicité arithmétique de cette structure convient à l'écriture béconienne car elle permet le réemploi systématique et crée des effets stylistiques assez voyants, comme on peut en lire dans la suite de la même prière :

Thou art called Christ : anoint me therefore with thy holy Spirit. Thou art called a Physician : according therefore to thy name heal me. Thou art called the Son of the living God : according therefore to thy power deliver me from the devil, the world, and the flesh. Thou art called the Resurrection : lift me up therefore from the damnable state wherein I most miserable lie. Thou art called the Life : quicken me up therefore out of this death, wherewith through sin I am most grievously detained. Thou art called the Way : lead me therefore from the vanities of this world, and from the filthy pleasures of the flesh, unto heavenly and spiritual things. Thou art called the Truth : suffer me not therefore to walk in the way of error, but to tread the path of truth in all my doings. Thou art called the Light : put away therefore from me the works of darkness, that I may walk as the child of light in all goodness, righteousness, and truth. Thou art called a Saviour : save me therefore from my sins, according to thy name. Thou art called Alpha and Omega, that is, both the beginning and the end of all goodness : begin thou therefore a good life in me, and finish the same unto the glory of thy blessed name. [17, 18]

Les répétitions d'enthymèmes dans les mêmes positions syntaxiques, d'une séquence sur l'autre — miroir métabolique aux nombreuses faces du pouvoir du Tout-Puissant, renforcées par l'anaphore *thou art called*, introduisant l'*asseveratio* souvent emblématique — combinent l'appel à la raison et l'appel au cœur, à la miséricorde, dans ces passages où le lyrisme modeste de la litanie sert de fil conducteur à la rhétorique persuasive de la prière. Les éléments rhétoriques et stylistiques ne sont pas là pour faire beau, pour servir d'ornement seulement : ils ont ce caractère de nécessité qui entre dans la volonté de bien dire, de la part de l'auteur de la prière. L'art du « bien dire » est consubstantiel à la prière, et c'est cet art du beau langage qui fait de la prière un genre littéraire.

Dans le prolongement de l'apostrophe, qui sert d'entrée en matière de la prière, de *captatio benevolentiae*, avec ses procédés spécifiques au sein du genre comme l'*asseveratio*, la mise en avant des qualités requises de l'interlocuteur, le deuxième temps de la prière en vient à la formulation de la requête proprement dite, ou *obsecratio*, la plupart du temps introduite par un impératif, mais pas toujours ; tout l'art consiste alors à faire découler de l'*obsecratio* la formulation doxologique clôturant la prière, dans un même souffle, ou dans une même unité rythmique, syntaxique ou prosodique, et si possible, les trois en même temps. Tel est l'art de la période précative, qui repose sur le principe de l'isocolon, ou *compar*, (on trouve aussi « isocolie » dans les manuels modernes) plus discret que l'homéoptote ou que l'homéoptéute, qui se manifeste sous les traits de la *disjunctio*, l'hypozeuxe. Les exemples les plus courts se trouvent dans le *Pomander* ou dans les grâces du *Flower*. La plupart ont en commun, dans leur structure proso-syntaxique, de reposer sur la même séquence : une proposition finale sert de déclencheur à la doxologie, qui est néanmoins, dans la plupart des cas, précédée d'une proposition participiale. L'impression prosodique globale qui se dégage de cette structure est celle de l'équilibre et de la régularité. La prière de grâces après le repas qu'on trouve dans le *Flower* ayant l'avantage d'être courte, elle peut être citée dans son intégralité :

A thanksgiving unto God after dinner.

For this thy bountiful goodness in feeding us at this time, we heartily thank thee, most merciful Father, desiring thee to feed our souls likewise with that meat which perisheth not, but abideth into everlasting life ; that we, being fed both body and soul at thy merciful hand, may do that alway which is pleasant in thy godly sight, through Jesus Christ our Lord. Amen. [19]

Après l'apostrophe *most merciful Father*, vient la pétition proprement dite, qui transpose l'idée de nourritures terrestres en celle de nourritures célestes, idée traditionnelle, qui, pourtant, malgré son manque de nouveauté, s'impose quand même ici parce qu'elle est conforme à ce qu'on est en droit d'attendre de cette prière, à ce moment : *desiring thee to feed our souls likewise with that meat which perisheth not, but abideth into everlasting life*. Il y a bien une petite recherche dans l'expression, qui pourrait passer pour une redondance si l'on n'y prenait garde, car ne pas périr, c'est bien demeurer en vie, mais pas forcément en vie éternelle : *which perisheth not, but abideth into everlasting life*. En plus de cela, il s'agit de *meat which perisheth not* : d'une nourriture impérissable, et non pas d'un homme ou d'une âme. Mais c'est cette nourriture qui permet à l'âme de l'homme d'accéder à la vie éternelle : elle est la cause dont l'effet est la vie éternelle. Ce qui demeure donc en vie éternelle, ce n'est pas la nourriture, comme une lecture littérale de ce passage l'indique, mais l'âme, sur laquelle porte la requête : *desiring thee to feed our souls*. Il ne se trouve ici en réalité ni redondance, ni impropriété : on est simplement en présence d'une métalepse, la demeure en la vie éternelle étant appliquée par assimilation et déplacement à la nourriture. En d'autres termes, cette nourriture, parce qu'elle est impérissable, est ce par quoi l'âme accède à la vie éternelle. Il n'y a donc pas redondance, mais figure par passage d'un procédé d'assimilation à un trajet de cause à effet, continuité de la métaphore dans la métonymie qui est le propre de la métalepse, ou *transumptio*. Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres, et les métaphores et

autres tropes sont largement répandues dans l'écriture de Becon, témoignant d'une certaine valeur.

Pendant, si les métaphores et autres figures stylistiques sont l'indice d'une valeur littéraire, elles ne caractérisent pas spécifiquement l'écriture précative. C'est dans les finals des périodes que se manifeste relativement ostensiblement sa spécificité. On y trouve en effet la structure syntaxique récurrente déjà signalée : proposition finale, *afin que* — dans l'exemple cité, *that we* — dont l'incipit est interrompu par une incidente de nature participiale, l'équivalent d'un ablatif absolu, *mine old sins being wiped away*, comme si la phrase reprenait son souffle avant de se lancer avec aisance dans l'élégance de sa dernière ligne droite, où l'on perçoit la régularité libre d'une respiration maîtrisée :

that we, being fed both body and soul at thy merciful hand, may do  
that alway which is pleasant in thy godly sight, through Jesus Christ  
our Lord. Amen.

ou encore, toujours dans le *Pomander*, à la fin de la prière intitulée *A prayer for the forgiveness of sins*,

that, mine old sins being wiped away in thy precious blood, I may  
walk from virtue to virtue, unto the glory and praise of his blessed  
name. [75]

où l'on peut percevoir un rythme à tendance iambique ou anapestique, une cadence qui échappe en tout cas au caractère étriqué de la régularité stricte tout en demeurant perceptible en profondeur.

Cadence et recherche de sonorités confèrent à ces textes de Becon une qualité d'oralité qui n'a rien de surprenant chez un prédicateur, comme un dernier exemple, le final de *A prayer unto the Holy Ghost*, pris là encore dans ce recueil du *Pomander* — pendentif accroché au cou du pécheur qui le préserve du mal et dont les parfums sont faits de mots choisis — en offre une illustration parmi tant d'autres :

Enarm our souls against the crafty assaults of subtile Satan, against the  
vain pleasures of the wicked world, and against the lewd lusts of filthy  
flesh, that we, being replenished with thy holy breath, may do that  
only which is acceptable in thy godly sight. Amen. [76]

La clôture à tendance pentasyllabique, (*being replenished* = 5 / *with thy holy breath* = 5 / *may do that only* = 5 / *which's acceptable* = 5 ou 6 / *in thy godly sight* = 5) est précédée d'allitérations très perceptibles, qui renforcent l'*appositum*, par quoi chaque substantif est qualifié par un adjectif approprié, le tout reposant sur un principe de reproduction des structures logiques de la syntaxe où des propositions circonstancielles, toutes introduites par un même mot, *against*, contiennent une complémentation nominale dans laquelle l'*appositum* se répartit en miroir de part et d'autre de la préposition *of*. Technicité du langage, sensibilité à la teneur prosodique, acoustique des structures logiques et de leur potentialité créative, telle est l'écriture précative béconienne, prose d'art, qui fait de son auteur... un *sacré* poète.